

DERNIER ESPOIR

— Sentimental —

ROMAN

DERNIER ESPOIR

Margot LEIRITZ

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-124-9

Chapitre 1 ESPERER

Je n'ai que ce mot accroché à ma bouche. Cette parole que je me répète sans cesse pour ne pas perdre espoir. Les appareils médicaux m'empêchent de dormir. Je suis terrifiée à l'idée que cela puisse arriver. Ça ne peut pas arriver. Chaque seconde sans nouvelle, ma gorge se serre. Ma tête me fait mal et il m'est difficile d'ouvrir les yeux. Il m'est absolument impossible de voir. Mon souffle est rapide et ma respiration s'accélère. Où sont-ils ?

Pour me calmer, je ferme les yeux et prends une profonde inspiration. Mes paupières sont lourdes. Je dois chasser ces souvenirs et tenir bon. Tous les événements des dernières heures ressurgissent alors dans mon esprit. Tout se remet en ordre et ça m'horripile. Je veux savoir ce qu'il s'est passé et comment ils vont.

— Papa ? Maman ?

À présent, mon regard erre sur la chambre d'hôpital dans laquelle je me trouve. Tout est flou. Les vastes murs blancs me terrifient et me rappellent le vide créé dans mon être. Je sens mon estomac se contracter. Une terreur m'envahit à tel point que je ne peux la décrire. Je vis en plein cauchemar. Le bruit sonore de la machine qui se trouve à côté de moi indique que la fréquence de mon rythme

cardiaque augmente. Je suis complètement démunie et désemparée face aux émotions et sentiments qui me submergent. Je ne suis qu'une marionnette face aux actes précédents. Je ne peux rien faire, rien.

Quelques minutes plus tard, des coups retentissent à la porte. Une infirmière s'approche lentement de moi. Elle arbore un air inquiet et là, je sais. Je comprends que c'est fini. Ma poitrine ne se soulève plus comme si tous mes organes cessaient de fonctionner. Respirer m'est impossible. Terrifiée, je m'écriis :

— Il faut que je les voie !

Les poings serrés plein de rage, ma mâchoire me fait mal à tel point je serre les dents pour m'éviter toute douleur intérieure. J'avale ma salive. Je dois chasser ce cauchemar de mon esprit, mais cela m'est tout simplement irréalisable. Des larmes roulent subitement de mes yeux et je ferme les paupières pour éviter de laisser échapper tout signe de faiblesse. Je déteste faire paraître mes émotions et hais perdre sans m'être battue. C'est trop difficile à surmonter, je ne peux pas vivre sans eux.

J'essuie la larme qui glisse sur ma joue. Je m'appuie sur les coudes pour me redresser, mais, ma tête me fait terriblement mal. Mon dos ! Je me crispe et sens alors une douleur dans ma colonne vertébrale qui m'affirme clairement que je ne peux pas bouger. Mes fins doigts frôlent ma peau au niveau de mes lombaires et je comprends que je suis couverte d'hématomes.

Je prends plusieurs instants pour observer de plus près l'endroit dans lequel je me trouve. J'ai du mal à voir à travers les larmes qui troublent ma vue. Un vieux fauteuil est placé dans le coin de la pièce,

sûrement pour créer une ambiance rassurante, ce qui est tout le contraire. Les hôpitaux m’effraient, ils sont source de malheur. Avez-vous déjà entendu une bonne nouvelle sortir de cet endroit ? Mis à part quelqu’un qui en a fini avec le cancer, mais qui va devoir vivre avec les conséquences qui suivent ?

Je dois sortir de ce lieu si lugubre. Je dois quitter ce lit et reprendre ma vie d’avant. Ils ne sont pas morts. Ils ne peuvent pas être morts. Ce n’est tout simplement pas possible ! Ils sont sûrement dans la salle d’attente en train de s’impatier et de s’inquiéter de mon état de santé. J’en suis persuadée ! Je me dirigerais dans la pièce, ils me verraient, me souriraient et me diraient qu’ils m’aiment. Je les prendrais dans mes bras et leur dirais que tout va bien. Nous formerions une famille heureuse. C’est comme ça que ça va se passer, n’est-ce pas ? Ma sœur ! Où est-elle ? Elle devrait être avec moi. Ou avec eux. Je n’ai aucune nouvelle d’Aria non plus. Je dois les retrouver.

J’arrache rageusement les fils qui m’attachent à la vie et accours vers la salle d’attente, le sourire aux lèvres à l’idée de revoir les miens. Mes jambes me font mal, mais ce n’est pas grave, ça en vaut le coup. Je vais revoir mes parents et ma sœur. Je dévale les couloirs et aperçois certaines infirmières qui tentent de m’arrêter. Je les stoppe catégoriquement et les repousse du peu de force que j’ai encore dans les bras. Sans m’en rendre compte, des larmes glissent le long de mes joues. Je ne suis pas prête à voir la vérité en face. J’arrive enfin à la salle où se trouvent des aides-soignantes. La porte est ouverte, j’entre sans même demander la permission.

— Où sont-ils ? Où sont mes parents ?

J'attrape une infirmière par les épaules et la supplie de me dire où ils sont. Je vois dans ses iris qu'elle a peur. La fille qui est en face d'elle est terrifiée et terrifiante.

— Chambre deux cent une, avoue-t-elle.

Je me précipite dans le couloir et m'aperçois que la chambre se trouve au fond. J'accours et lorsque je parviens à voir à travers l'infime fenêtre qui donne sur leurs chambres, je distingue leurs corps. Des corps sans âme, sans oxygène et sans vie. Des tubes recouvrent toute leur silhouette.

— Non !

La panique me submerge, les pleurs me dominent. Aria n'est pas avec eux ! Où est-elle ? Comment vais-je faire sans elle ? Un médecin se retourne face à mes cris et me lance un vif regard.

— Où est Aria ? Où est ma sœur ?

Je tente de vociférer pour qu'il m'entende à travers la vitre, mais il daigne me jeter un coup d'œil. Je m'effondre au sol et tente de tenir ma tête entre mes mains. Tout est vide, comme mon cœur. Je ne sens plus les battements de celui-ci, c'est semblable à une chute du haut d'une falaise. L'affliction s'enfonce dans ma poitrine. Je m'écroule alors au sol. Je n'ai plus la force de me battre. C'est fini. Ça fait tellement mal de voir toute sa vie s'écrouler en quelques secondes et de se retrouver seule. Si seule. Plus personne ne peut étouffer mes cris. C'est quand le supplice vous aspire que vous vous rendez compte de la puissance que cette souffrance exerce sur vos cordes vocales. Tout s'effondre comme lorsqu'un verre se brise. Mes organes se démolissent.